

Xavier Massé

Extrait de

# *30 secondes*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2022, Taurnada Éditions

## Prologue

*Bank of American Stadium, Charlotte, finale universitaire entre les Panthers de la Caroline et les Eagles de Philadelphie, 22 h 05.*

« Écoutez-moi ! C'est maintenant ou jamais ! On ne va pas se dégonfler ! On va se la jouer comme ça ! »

Je lève légèrement la tête et regarde le public. Durant ce laps de temps, j'entends cette musique qui nous transcende. « ... *You've been Thunderstruck...* »

Le son de cette guitare résonne à fond et la foule est hystérique... et nous aussi. Je respire mal. Je retire mon casque et gonfle mes poumons. Je n'arrive plus à me concentrer. Je n'écoute plus rien.

« O.K., les gars, on part là-dessus ! Billy... c'est bon, c'est bon pour toi ? Billy ? BILLY !!! »

Jimmy me saisit brusquement par le bras.

« Putain, Billy, t'as entendu ce que je viens de te dire ?!

– Oui... Oui !

– Billy, on se la joue en 39-24... C'est bon ? »

On entend mal, la musique et le bruit de la foule me broient le crâne. J'acquiesce d'un signe de la tête pour dire que tout est O.K.

« Allez ! On y va, c'est maintenant, les gars !! »

Je remets mon casque, et Tommy, juste avant de nous séparer, me tape dessus. Comme d'habitude, nos coutumes de bourrins. On se redresse de notre cercle de confiance et on va se positionner.

Le refrain d'AC/DC est à son apogée. Nous sommes tous galvanisés et gonflés à bloc, dopés à la testostérone.

30 secondes...

35 yards. C'est tout ce qu'il nous reste. C'est tout ce qu'il *me* reste...

J'inspire profondément, plusieurs fois. Sous cette visière, j'ai la sensation d'étouffer.

Nous nous mettons en place. Je regarde à gauche, puis à droite. Je connais ce moment-là : on entend la foule hurler, l'adrénaline circule dans notre corps comme le sang dans nos veines. Mais aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. J'ai chaud, mon plastron me comprime fortement. J'essaie de le desserrer en passant ma main dans mon cou. Mais c'est illusoire.

Trente secondes, c'est quoi dans une vie ?

Je recule de 5 yards et me positionne sur la ligne des 40. Après plus de trois heures de jeu, mes muscles sont saturés d'acide lactique. La combinaison tourne en boucle dans ma tête. On l'a répétée maintes et maintes fois. Je la connais par cœur. J'entends le premier appel...

« Trente-neuuuuff ! »

Jimmy a hurlé pour se faire entendre.

Je souffle un bon coup tout en fermant les yeux afin de faire le vide dans mon esprit.

Devant Jimmy se tiennent Ted Michigan et Harry Lucas, deux golgoths prêts à me choper et à me plier en deux.

Je souffle... et me répète cette même phrase :

*Tu es le meilleur running back de la terre... tu es le meilleur running back de la terre... allez, Billy... vas-y, tu vas y arriver !*

« Vingt-quatre ! »

Deuxième appel de Jimmy.

Mon pouls s'accélère, ma respiration se fait de plus en plus forte. Je me fléchis légèrement. Mes appuis sont fermes. Je suis prêt à partir. Je relève un peu la tête et jette un coup d'œil à la foule.

« ... Panthers ! Panthers ! Panthers !... »

Elle est en transe.

Je ferme de nouveau les yeux et me concentre. Mon cœur bat de plus en plus vite. Il ne reste plus que quelques fractions de seconde avant le dernier acte.

« ... Panthers ! Panthers ! Panthers !... »

\*

*« ... C'est incroyable, quelle finale, mais quelle finale ! Écoutez et regardez ce public en délire ! Je ne sais pas vous, Ronald, mais moi, je me régale. Si un jour on m'avait dit que l'équipe de notre magnifique ville de Charlotte, de l'État de Caroline du Nord serait en finale... Je vous rappelle que la saison a été compliquée pour les Panthers : malgré un excellent recrutement, le démarrage a été difficile, tant au niveau sportif que médiatique. Quand on voit le jeune Billy, en fin de contrat universitaire, à la limite de passer pro, aujourd'hui aux portes de remporter ce trophée prestigieux alors qu'il n'y pas si longtemps, il était incertain de jouer, pris en grippe par la justice et les médias pour certaines affaires... Il est là, il participe à cette finale ! C'est la nouvelle pépite de notre football !*

*– En effet, Ryan, c'est un dimanche qui restera dans les annales. Menés de 15 points au premier quart-temps, les Panthers n'ont rien lâché et n'ont plus que 3 points de retard grâce à ce jeune Billy. Il ne leur reste que 30 secondes pour créer l'exploit. Je ne sais pas quelle tactique ils vont déployer, mais le coach Carten est un homme plein de malice. Va-t-il jouer de stratégie ou tout simplement faire confiance à ses joueurs phares ? Tel que, comme vous le dites si bien, Ronald, le jeune Billy et ses jambes de feu !... »*

Sous mes gants, je sens mes mains moites. Je transpire. Je sais que mes jambes peuvent se mettre à trembler à tout moment. Je prends une immense inspiration et retrouve mes esprits.

Puis j'ouvre les yeux.

« Trente-neuuuuufffff ! »

Dernier appel...

Je penche mon corps en avant, prêt à bondir, prêt à partir.

« Gooooo ! »

Et à ce moment précis, soudainement, on n'entend plus rien dans le stade. On ne discerne plus la foule. On ne perçoit plus les cris. On ne voit que les joueurs qui sont autour de nous. Les premiers plaquages des stoppeurs sont comme des bruits de tonnerre. Les plastrons s'écrasent au contact des corps comme une voiture se faisant broyer. Nos coéquipiers se font fracasser par des gars de plus de cent trente kilos pour nous permettre de passer.

*28 secondes...*

Jimmy a reculé de 3 yards et feinte. Je vois son bras droit se tendre dans ma direction. Je me dirige vers lui en essayant de me camoufler derrière. Je me saisis du ballon. Avec ma main, je le bloque sous mes côtes. À cet instant, on est comme dans un film au ralenti. On lève les yeux et on observe la situation. On n'a que quelques centièmes de seconde pour prendre notre décision. Et c'est là qu'on voit la brèche qui s'ouvre devant nous.

Et le film repart à vitesse réelle : je feinte à gauche et pars à droite.

*26 secondes...*

33 yards. Mes deux gardes, Mick et Tod, se placent devant moi et me font le couloir. Je perce derrière eux.

28 yards. Ils se mettent en opposition face aux numéros 84 et 88. J'accélère et transperce la défense. J'ai juste le temps d'entendre Mick crier sous l'écrasement de ce numéro 84. J'ai du mal à respirer. Je n'ai plus de forces.

*20 secondes...*

25 yards. Sur ma gauche, Nolan se sacrifie devant le numéro 25 de l'équipe des Eagles. Sous le choc, j'entends le bruit sourd du craquement de ses épaulières.

Soudain, à droite, je vois ce défenseur ! Je fais comme un petit saut de haies. J'esquive ses mains juste à temps, elles frôlent mon pied. Je suis déséquilibré, mais je reste debout et serre ce ballon de toutes mes forces. Je me rattrape comme je peux et continue.

*15 secondes...*

21 yards. Je suis lancé, ma course a été ralentie, mais je tente d'accélérer. Je n'ai plus personne devant moi. Par instinct, je souris. Le champ est libre.

*13 secondes...*

J'entends la foule de nouveau, criant, hurlant, jouant d'exaltation sur ce qui va se passer dans les prochaines secondes.

17 yards : tout le monde retient son souffle... De mon côté, je sais que c'est gagné ! Impossible de m'arrêter. Je suis lancé à plus de vingt-cinq kilomètres-heure.

À cette vitesse, et vu la distance qu'il me reste à parcourir, la seule possibilité d'être stoppé, c'est le choc frontal.

Au football américain, du moment qu'on possède le ballon, on peut se faire rattraper de n'importe quel côté. Lors d'un sprint, dans la majorité des cas, un coureur regarde droit devant lui. Mais au football, on doit avoir les yeux dans le dos, car on n'est jamais certain que le danger ne viendra pas de là.

Rony McCall, numéro 82 de l'équipe adverse. Défenseur principal des Eagles. Un mètre quatre-vingt-quinze pour cent dix kilos. Il est entré sur le terrain depuis peu à la suite d'une blessure d'un de ses coéquipiers. Il s'est aligné sur ma course. Il débarque sur moi à pleine vitesse. Au jugé, il doit être aux environs des vingt kilomètres-heure.

Lorsqu'on débute au football, on nous apprend à tomber au sol juste avant de se faire percuter, ce qui permet d'éviter de se blesser bêtement. Mais pas que. On nous apprend aussi quelques notions de physique. Pour la simple et bonne raison qu'un choc pris en pleine face se formalise par une force. Une unité de mesure qui se détermine en newton. Le concept à connaître est celui de l'énergie cinétique, celle que possède un corps en mouvement en fonction de sa vitesse et de sa masse.

En somme, si on se fait percuter par un homme de cent dix kilos à une vitesse de vingt-cinq kilomètres-heure, l'impact sur notre corps se situe autour des deux mille cinq cents newtons. Et à partir de là, la conversion est simple. Dans mon cas, je sais que si Rony McCall me percute en pleine face, notre force d'impact sera de plus de cinq mille newtons... soit plus de cinq cents kilos.

*9 secondes...*

15 yards. Pas le temps de cogiter. Je sais ce qu'il me reste à faire. À cette vitesse, même sous le choc, normalement, c'est le *touchdown*.

*6 secondes...*

10 yards...

Il faut le faire. Alors, je continue ma course effrénée, ferme les yeux et prie...

*5 secondes...*

7 yards...

Impact !

# 1

*« Je ne sens plus son rythme !*

*– Injection d'une dose d'adrénaline ! Allez, allez !  
Plus vite !*

*– Alors ?*

*– Toujours rien ! Continuez de masser !*

*– Reculez-vous, on envoie à 150 ! Attention... Chargez... On dégage !*

*– Alors ?*

*– On n'a rien ! Aucun signal ! Chargez à 200 ! On ne lâche pas le massage, allez, les gars...*

*– C'est prêt ? Allez, c'est trop long, bon sang !*

*– Ça charge...*

*– Toujours pas de signal !!*

*– C'est bon, c'est chargé, go ! Go !*

*– Attention, reculez ! »*

\*

... Je me redresse brutalement, dégoulinant de sueur.

Ma respiration est saccadée... l'impression d'avoir été privé d'air pendant quelques secondes, comme une noyade dans le néant...

J'arrive enfin à reprendre mon souffle, à le réguler... Je regarde à droite puis à gauche sans trop savoir où je suis. J'ai la tête lourde...

Encore un cauchemar, certainement.

Tout doucement, mon rythme cardiaque redescend. Je me presse les yeux pour me réveiller. Sur ma gauche, le lit est vide ; Tina doit déjà être en bas. Je tente de me rappeler la soirée d'hier, mais rien à faire,



je ne m'en souviens pas. Et pour cause... Au sol, gisant sur la moquette, un cadavre de bouteille. Souvenir que j'ai dû ramener, encore, d'une de mes soirées... j'ai de nouveau dérapé.

Je finis par pousser un soupir de désespoir et de désolation. Assis sur mon lit, je mets mes deux mains sur la tête. Lentement, je les fais glisser le long de mon visage, étirant ma peau sale et grasseuse imbibée de toutes les toxines du monde de la nuit. Bref coup d'œil sur la table de chevet : un verre à moitié plein, de whisky je suppose, repose sur un journal de la veille. J'en fais la une. Je lis quelques lignes en diagonale, avec en titre :

Billy Wake, l'enfant terrible du football

... De boire aux déboires, le jeune Billy Wake continue sa descente aux enfers : retrouvé ivre mort, il a été interpellé par la police et mis en cellule de dégrisement... déjà condamné à multiples reprises pour ivresse sur la voie publique, insultes, agressions... on ne compte plus les mauvais trophées de ce jeune prodige du foot...

En lisant ça, je lâche un autre soupir de désespoir : *Et merde...*

Je regarde ma montre : 10 h 15. Aucune idée de l'heure à laquelle je me suis couché, ni surtout d'où j'ai passé la nuit. Tina doit être furieuse. Je tente de me relever, mais mes douleurs sont comme une sonnette d'alarme.

Je pousse un cri. Je me tiens les côtes. Sans hésiter, j'ouvre le tiroir et prends des antidouleurs. Les derniers de la boîte. J'avale la double dose. J'ingurgite le restant de whisky. Mon œsophage est comme brûlé à vif par cette lampée. En reposant la boîte, je remarque

au sol une carte de visite au nom de Richard McCarty et d'autres journaux. On peut lire en gros titre :

Le drame pour le jeune Billy Wake  
des Panthers de Charlotte

Je me frotte de nouveau les côtes, c'est comme si je pouvais ressentir les choses. Comme si c'était hier. Au passage, je tends ma jambe et me touche le genou. Je le plie plusieurs fois pour vérifier comment il se comporte. Ça craque de partout. Je lève les bras au ciel comme un chat qui s'étire et mon épaule me renvoie des décharges électriques.

C'est affreux ! Je ne supporte plus ces douleurs. Involontairement, j'ai des flashes. J'entends encore le bruit de cette foule... les appels du quarterback... et vois ces 7 yards restants. Comme au ralenti, j'entends mes pas sur le gazon, mon cœur battre, et mon souffle résonner dans mon casque...

Je me frotte de nouveau le visage. Puis ma poitrine, qui me fait mal. Je grince des dents. Je prends une nouvelle inspiration. Je sors du lit comme un vieux.

Je traîne les pieds jusqu'à la salle de bains. Le néon grésille et sa lumière est un calvaire pour mes rétines. Aveuglé, je ne supporte pas cet éclairage. Je fronce les yeux.

Je me passe de l'eau fraîche sur le visage. Elle ruisselle sur ma peau. J'ai une sensation étrange. Je fais quelques mouvements de mâchoire, histoire de me débrider. Mais rien n'y fait : je ne ressens pas cette impression de froid. Je suis comme ankylosé de la face. Je dois en avoir pris une sévère, hier !

Après m'être redressé et séché, je me regarde dans le miroir. Bizarrement, il est couvert de buée et je ne me reconnais pas. Je prends une serviette pour essuyer cette glace quand, soudain, j'entends du bruit en bas

dans la cuisine. *Tina* ! Je m'habille à l'arrache et débarque en courant.

Elle est là, dos à moi, en train de préparer du café dans une tasse. Je sens l'ambiance très lourde entre nous. Elle ne parle pas. M'a-t-elle entendu ? Je me fais tout petit.

Je la regarde de dos. Et une nouvelle fois, je me demande ce qu'elle fait encore avec moi. Tina est la femme de ma vie. Elle l'a toujours été. Elle est d'origine italienne. Je la taquine sans cesse avec ça et son caractère bien trempé.

À mes yeux, Tina est une bombe. Grande, mince, une paire de seins à en faire chavirer plus d'un. Une brune à l'état pur. Quant à moi, je suis devenu une loque. Un sportif recyclé... passant ses soirées à boire et à jouer. Il faut que j'arrête, sinon, je vais vraiment finir par la perdre.

Je pousse une sorte de grognement, comme un raclement de gorge, histoire de lui signaler ma présence. En faisant ça, je sens mon haleine. C'est affreux.

Tina n'a pas bronché. Je pense que j'ai fait le con. Peut-être une fois de trop.

« Ça va ? » tenté-je de lui dire. « Euh, tu sais, je suis désolé pour hier... »

Tina tourne légèrement la tête sur le côté. Je ne sais pas si elle désire me regarder. Elle ne bouge plus et semble attendre que je continue mon discours, certainement des plus pourris.

« Euuuuh, en fait, hier... beeeenn... »

Je ne me souviens même pas de ce que j'ai fait, je n'ai rien à lui dire.

Elle jette un coup d'œil à sa montre :

« Et mince... je suis en retard ! »

Elle s'empresse de prendre son sac et ses affaires. Elle ne daigne pas me regarder et passe devant moi en tournant la tête.

« Attends, Tina ! Attends-moi ! Je vais t’emmener et je viendrai te chercher. »

Elle sort rapidement en claquant la porte. Tout en essayant de rester debout, j’enfile mes baskets tant bien que mal et sors moi aussi. Tina va monter dans la voiture.

« Attends ! Tina, attends-moi ! »

Elle ne dit toujours rien et semble me faire la tronche. Je tente d’adoucir la situation en faisant de l’humour.

« Bon, O.K... Je sens que tu as envie de conduire, vas-y, c’est très bien, il faut pratiquer des heures avant de pouvoir passer son permis ! »

Elle entre dans le véhicule et claque la portière.

« Noooooon ! Mais, Tina, je déconne, bon sang ! Allez, arrête ! crié-je en m’asseyant à côté d’elle. Bon, je t’accompagne et je garde la caisse. Et ce soir, si tu veux, je t’emmène dans un petit resto sympa. On sera tous les deux, et rien que nous deux. Je te jure que je saurai me faire pardonner ! »

Tina allume le poste et met son CD préféré : Chris Isaak, *Wicked Game*. Elle pousse le volume à fond. C’est mort, impossible de lui parler. Quand elle fait ça, c’est pour s’isoler. Elle se retranche toujours de cette manière quand elle ne veut plus parler.

Je soupire. Je me laisse aller contre l’appuie-tête et regarde le plafonnier. Tina tapote le volant avec ses doigts tout en se synchronisant sur la musique.

« Allez... arrête de faire la gueule... s’il te plaît... Mais pourquoi je me suis mis avec une Italienne ?! »

Je regarde par la vitre. La lumière du soleil me fait mal aux yeux. Pire que ce néon de salle de bains. Pendant un bref instant, la fatigue refait surface et je me laisse bercer par le paysage des maisons de nos rues. Bêtement, je regarde les va-et-vient des habitants. Certains, comme tout bon Américain, s’affairent déjà à l’entretien de leur jardin, d’autres sortent leur poubelle,

et celui-ci s'escrime à astiquer son dernier coupé Z4.

J'ai chaud. Je baisse la vitre pour respirer l'air frais en fermant les yeux. Soudain, j'ai la tête qui tourne, prémices de nausées, dues à la veille, probablement. Tina s'arrête à un stop. J'ai un léger sursaut, comme si je me réveillais. Il faut que je me rattrape. Je me tourne vers elle et tente de lui parler :

« Écoute, ma chérie... pour hier, j'ai un peu de mal à me souvenir, c'est vrai... mais je voulais te dire que... ATTENTION ! »

Au moment où je crie, c'est comme un flash foudroyant. Je n'ai pas le temps de dire un autre mot. Le choc est violent. Frappée de plein fouet par l'avant, la voiture fait plusieurs tours sur elle-même. Les airbags explosent, le craquement de la carrosserie est assourdissant. Comme broyés, nos corps subissent l'effet centrifuge. Nos têtes basculent d'un côté, puis de l'autre, comme des poupées de chiffon. J'entends le crâne de Tina s'écraser contre la vitre. Elles explosent toutes. Les morceaux de verre volent dans tout l'habitacle, et telles des aiguilles virevoltantes, ils tranchent tout sur leur passage. La carrosserie crépite comme un morceau de pain frais qu'on écrase. Le véhicule continue de vriller jusqu'à venir s'encaster contre le portail d'un particulier. Sur un son permanent de klaxon au milieu de cette plénitude du petit matin, une fumée épaisse émerge de la carcasse. Inconscients, la tête sur le tableau de bord, nous venons de subir la foudre.

Je tente d'ouvrir les yeux, en vain. J'essaye de faire papillonner mes paupières afin de les décoller...

La lumière est aveuglante et j'ai des douleurs à la tête. Je ne sens plus rien, j'ai la sensation d'avoir été roué de coups. Doucement, je pose mon regard autour de moi. Je suis dans un lit. Les bras le long du corps. Les mains bandées, avec un fil relié à un oxymètre pour contrôler mon pouls. Délicatement, j'essaie de bouger mes doigts. Puis ma main. Mais c'est difficile sous la pression des bandages. Puis je remue la tête, légèrement.

Je me souviens : je revois le « carton » que nous avons subi en voiture.

Tout juste sorti de mon sommeil, je tente de gonfler mes poumons, mais je ressens comme un coup de couteau dans la poitrine et me mets à tousser. Je reprends mon souffle en respirant lentement. Je suis comme compressé au niveau de la tête. J'ai des flashes qui me reviennent. Je revis la scène.

Je vois la rue que nous longions. Cet habitant arrosant ses plantes. Et je me revois hurler au moment où ce véhicule arrive sur nous...

Ma poitrine me fait mal. Extrêmement mal.

Je me souviens... Ma tête a été frappée de plein fouet par l'airbag. J'entends encore les bruits de freinage, les pneus crissant sur la route... La voiture qui tourne sur elle-même... ces morceaux de verre virevoltant de toutes parts...

J'ai mal au crâne. J'ai mal à la poitrine... j'ai mal partout.

De nombreux tuyaux sortent de mon corps. Je suis encore sous le choc.

Bougeant la tête de nouveau, je remarque que je suis dans une chambre individuelle. Sous les draps, je remue mes orteils, puis mes pieds. Je tente de remonter mes genoux. Ça va. Petit à petit, j'arrive à bouger tous mes membres, lentement. J'ai la sensation d'être entièrement courbaturé.

Soudain, un bruit de chasse d'eau résonne. Une porte s'ouvre et un homme apparaît. Il me voit. Il a l'air surpris. Quelques secondes passent, puis il réagit :

« Bonjour, comment allez-vous ? »

Il avance lentement vers moi, à pas de loup, comme s'il voulait éviter de me perturber. Il prend une chaise qu'il fait glisser tout doucement pour ne faire aucun bruit gênant et brusque. Puis il s'y assoit. Avec un regard qui me paraît rempli d'affection, il me pose la question :

« Comment vous sentez-vous ?

– Mais vous êtes qui ?

– Excusez-moi, je me présente : je m'appelle Harry Borg, et...

– Et je suis où, là ?

– Vous êtes au Centre médical Carolinas. Et excusez-moi, j'ai utilisé les toilettes... Je m'occupe de votre surveillance médicale. Vous savez ce que vous faites ici ? Vous savez ce qui est arrivé ?

– Bien sûr que je sais, ne prenez pas cet air fragile avec moi ! On a pris une sacrée cartouche en voiture... D'ailleurs, où est mon amie ?

– Pardon ?

– Mon amie ! On était tous les deux dans la voiture.

– Euh... je suis désolé, mais il n'y avait personne d'autre.

– Quoi ? Mais non, on était deux ! C'est elle qui conduisait ! Elle est forcément ici.

– Écoutez... je me souviens parfaitement de tout, j'étais à la clinique lorsque les secours sont arrivés. Le dossier a été enregistré, et les pompiers n'ont récupéré qu'une seule personne... Il n'y avait que vous...

– Comment c'est possible ? Non, non ! Tina conduisait et je me souviens qu'elle n'a pas été éjectée, elle était bien là ! Elle a subi l'accident comme moi ! Et même si elle n'était plus dans la voiture, impossible que les secours ne l'aient pas récupérée...

– Vous me dites que votre amie s'appelle comment ?

– Tina, Tina Miller ! Elle est forcément dans cet hôpital, vous avez dû la rater ! »

Je regarde cet homme à l'air un peu bête, il ne semble pas comprendre ce que je lui dis. Aucune réaction, il reste presque de marbre.

« Ho ! Vous m'entendez ? Bougez-vous ! Allez voir si ma copine est ici et si elle va bien !

– Vous m'avez dit quel nom ? »

*Putain ! mais il est vraiment abruti ce mec !*

« Tina Miller !!

– Écoutez... Au risque de vous offenser, et ce n'est pas du tout ce que je désire... vous me dites que cette Tina était avec vous... Je suis désolé, mais...

– Bon, allez ! Ça suffit, vos conneries... Je vous dis que ma petite amie était au volant. Vous n'écoutez pas ou quoi !? »

M'étant redressé brusquement, j'ai soudain la tête qui tourne. Je la tiens entre mes mains.

« Bon sang que j'ai mal !...

– Attention, allez-y doucement. Vous ne devriez pas vous lever, ce n'est pas prudent.

– Lâchez-moi ! Vous ne comprenez rien de ce que je vous dis ! »

Il veut me donner la main, mais je la repousse.



« Je n'ai pas besoin d'aide ! Ça va aller... Je suis un ancien joueur de football, j'en ai connu d'autres ! Je vais me lever et aller chercher Tina.

– Vous dites ?

– Je suis un ancien joueur de football, je suis Billy Wake. J'étais *running back* chez les Panthers.

– D'accord... je vois... »

Vu mon insistance, le gars change subitement d'attitude.

« Bien, alors... Billy, ça suffit, rallongez-vous immédiatement, vous n'êtes pas en état de vous lever...

– Je crois que tu m'as pas bien compris, toi... Je vais trouver Tina moi-même puisque t'en es incapable... Pousse-toi de là ! »

Je me suis relevé et j'ai posé les pieds au sol. Soudain, j'ai des bouffées de chaleur, la nausée. Une envie de vomir subite. Et ma tête part complètement en vrille. Tout devient flou. Mes jambes me lâchent dans la foulée. Et je fléchis. L'homme vient à mon secours, et par réflexe, je m'appuie sur lui. Tout virevolte... Je ne vais pas bien. Je tente d'aligner des mots :

« Faut... que... j'y... aille...

– Calmez-vous, vous ne pouvez pas vous lever. Rallongez-vous !

– C'est vous... qui... ne compre... nez... pas... Et... il faut... »

Puis le black-out...

\*

J'ouvre les yeux : je suis toujours dans cette chambre d'hôpital, seul... l'autre n'est plus là.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté dans les vapes, mais je vais mieux. Je me redresse et tente de réfléchir aux derniers événements, et surtout à ce

que m'a dit cet homme. Mes pensées vont toutes vers Tina. Où est-elle ?

Sans perdre une minute de plus, je décide de ne pas rester là.

Assis sur le lit, un peu hésitant vu ce qui vient de se passer, je pose doucement les pieds au sol.

*Ohhhh, ça tangué... Allez, Billy, fais pas ta fiotte !*

Je suis debout. Ça va, ça tient. Fatigué, mais ça tient. J'avance vers mon placard pour prendre mes vêtements. Sans m'en rendre compte, j'ai tiré avec moi les tuyaux de perfusion.

« Ahhhh ! Mon bras ! »

J'enlève les aiguilles un peu comme un sauvage et enroule une serviette autour de mon bras pour éviter que ça saigne. Discrètement, j'ouvre la porte et observe le couloir. Personne, le calme plat. Je regarde mon numéro de chambre : 404.

*O.K., je dois être au quatrième étage.*

Je suis convaincu que Tina est dans cet établissement, ou dans un autre hôpital. Je referme la porte et retourne m'habiller. Ce n'est pas la grande forme, mais je suis suffisamment costaud pour sortir de là.

Une fois vêtu, je vais dans la salle de bains. J'allume et la lumière qui jaillit m'oblige à cacher mes yeux. Cette clarté intense me fait trop mal. Mon choc à la tête doit m'avoir laissé de sacrées séquelles ! Tant pis pour les ablutions, je décide de filer directement.

Je veux savoir où est Tina. Tel un voleur, je sors de la chambre. Pas un chat.

Je longe le mur du couloir et me dirige vers l'ascenseur. J'ai du mal à marcher. Je jette un œil discret dans le bureau des infirmières : personne. Furtivement, je passe. Arrivé devant les portes, j'appuie plusieurs fois sur le bouton, comme si ça pouvait le faire venir plus vite. Je guette à gauche et à droite : toujours personne.

Soudain, j'entends le bruit d'un chariot venant de l'autre aile de l'hôpital.

Je continue d'appuyer frénétiquement sur le bouton : *Allez, allez, allez !* Les portes s'ouvrent enfin. Je m'y engouffre et sélectionne le zéro.

Avachi contre la paroi du fond, je respire fort, comme essoufflé par une longue course. Ça tangué autour de moi. Je pose mes mains sur les genoux et tente de reprendre mes esprits.

*Allez, Billy, relève-toi !*

Je ne suis pas encore au point, mais il faut que je tienne.

Un « ding ! » annonce mon arrivée et les portes s'ouvrent. Ça circule dans tous les sens : malades, infirmières, médecins, visiteurs... un vrai bordel. Je me frotte les yeux, la lumière du jour me fait mal. Je me dirige vers l'accueil. Si Tina est là, eux doivent le savoir.

Je me traîne tant bien que mal jusqu'au comptoir où je m'avachis comme la loque que je suis : j'ai les jambes en coton, je transpire abondamment, et le moindre mouvement est douloureux.

« Bonjour... » dis-je à l'hôtesse avant de reprendre mon souffle.

Elle a l'air un peu surprise.

« Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

– Je suis à la recherche de Mlle Tina Miller. Cette jeune femme est-elle au sein de votre établissement ?

– Attendez, je recherche dans la base de données... »

Il s'écoule quelques secondes.

« Non ! Je suis désolée, je n'ai personne à ce nom.

– Vous en êtes sûre ? Elle a dû arriver par les urgences !

– Quel jour exactement ? »

Pendant une seconde, je me demande quel jour on est... Impossible de savoir ! Impossible de savoir depuis combien de temps je suis resté amorphe dans cet hôpital. Sur le mur, l'horloge indique 10 h 15. L'accident a eu lieu le matin, donc ça fait a minima vingt-quatre heures que je suis là.

« Euh... hier, voire avant...

– Non... Aucune Tina Miller n'est arrivée, que ce soit aux urgences, en ambulatoire ou en intervention programmée. Je n'ai personne à ce nom.

– Et vous pouvez vérifier dans les hôpitaux avoisinants, s'il vous plaît ?

– Attendez... il faut que je me connecte à un autre logiciel. »

Quelques minutes plus tard, elle relève la tête de son ordinateur.

« Non plus, je suis désolée... »

– Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel !? »

Ça recommence à tanguer. Je manque de tomber.

« Vous allez bien ? »

– Oui... oui, ça va. Enfin... non, ça ne va pas du tout.

– Vous êtes quelqu'un de sa famille ? Quel est votre nom ? »

Je décide de ne pas lui répondre. Déjà que je me suis échappé de la chambre...

« Non, c'est bon, merci. »

Je fais volte-face, me précipite vers la sortie et déboule comme un fou furieux de l'hôpital. Le soleil, tel un éclair, me frappe en plein visage, je suis ébloui. Complètement aveuglé, je me protège les yeux d'un bras ; je ne supporte plus toute cette lumière. Pourquoi une telle réaction de ma part vis-à-vis de la luminosité ? D'un mouvement à l'arrache, je hèle un taxi et me jette dedans.

« 598, Bascom Street, Chantilly ! »

Je m'affale sur la banquette. J'ai toujours mal à la tête et encore quelques nausées. Le chauffeur, lunettes noires et dreadlocks sur la tête, musique à fond, *drive* sur un rythme endiablé de reggae ; j'en ai plein les oreilles, mais pas le choix, il faut faire au plus vite.

« *No problemo* ! Je t'emmène où tu veux ! Je m'appelle Jimmy, mais tout le monde m'appelle "Reggae-man" ! Tu sais pourquoi ? »

Je le regarde d'un air un peu désabusé.

« Euh... je suppose que c'est parce que tu écoutes du reggae ? »

– *Heyyyyy*, non ! C'est parce que tout le monde dit que je ressemble à Jimmy Clegg !

– Je ne comprends pas... je ne vois pas le rapport ! »

Je ne me sens vraiment pas bien, et cet abruti qui balance sa musique à fond...

« C'est pour Jimmy Cliff alors, le chanteur de reggae ? »

Je ne sais même pas pourquoi j'essaie de discuter avec ce type.

« Non, pas du tout, pour Jimmy Clegg !

– Non, mais qu'est-ce que tu me racontes ? C'est Johnny Clegg, et non Jimmy. Ou Jimmy Cliff. Tu confonds !

– *Heyyy... mais non ! T'as été mal soigné dans ton hôpital... On m'appelle Reggaeman en référence à Jimmy Clegg !*

– Non, mais qu'est-ce que tu... Bon, laisse tomber, je m'en fous. »

*Punaise... Je crois bien que je suis tombé sur le dernier des abrutis !*

« *Heyyyy, okay, pas de souci ! Ça ne te dérange pas, la musique ?* »

Je ne sais pas pourquoi il commence toutes ses phrases par cette interjection « *heyyy* », à croire que c'est tout le temps la fête dans sa tête.

« Non, vas-y, laisse, mais mets moins fort, s'te plaît... Je suis défoncé.

– *Heyyy, no problemo !* »

Je réfléchis à ces dernières heures, ou jours, impossible de savoir. Je revois seulement notre accident de voiture, avec Tina. Mais où est-elle ? Que s'est-il passé entre l'accident et le moment où je me suis retrouvé dans cet hôpital ? Elle n'a pas pu disparaître comme ça, elle a forcément été emmenée par une ambulance... Peut-être que la fille de l'accueil s'est plantée... Je me souviens juste que... C'est comme des flashes, en réalité... Je suis dans la cuisine, je la suis... on est en voiture et...

*Réfléchis, bon sang, réfléchis !*

Je me souviens qu'on m'extirpe de l'épave... Je vois des lumières bleues et rouges... J'entends des voix : « Tenez bon, on va vous sortir de là ! »... Et... et... plus rien, bordel !

Je palpe mes poches : pas de clefs, pas de portable... Je me rappelle être parti à l'arrache...

Je ferme les yeux, histoire de récupérer un peu. Je suis dans un état second.

La voiture s'arrête brutalement.

Mon front heurte sans ménagement le siège avant. Je m'étais assoupi.

« On y est ! »

Je reconnais la maison.

« Ne bouge pas, je reviens, je vais chercher de l'argent...

– Heyyyy, perso, je m'en cogne, le compteur tourne tant que je ne suis pas payé...

– O.K... Mais juste un truc : arrête avec tes “heyyyyy” ! C'est juste gonflant !

– Heyyyy, *no problemo* ! »

Il y a comme un blanc de désespoir dans mon regard.

« Pffff... O.K., attends-moi là. »

Il monte le son de son autoradio et croise ses mains derrière la tête comme pour faire une sieste.

Je me précipite dans la cour. J'en oublie que je sors de l'hôpital et que je suis encore sous sédatifs et me prends les pieds dans le tuyau d'arrosage qui traîne par terre. Je me rétame comme une merde. Me relevant rapidement, je débarque dans la maison en hurlant :

« Tinaaaa !? Tinaaaa ! »

Je passe d'une pièce à l'autre à toute vitesse, mais personne. Tina n'est pas là. Je monte dans la chambre et récupère mon portable : pas d'appels, pas de messages. Je compose son numéro ; après plusieurs sonneries,

je tombe sur sa messagerie. Je recommence. Encore et encore... mais rien.

« Mais elle est où, bordel !? »

Crispé, je commence à m'énervé. Ma tension monte, et avec mon état de fatigue, je suis à la limite de tomber de nouveau par terre.

Je fais un crochet par la salle de bains et allume. Une nouvelle fois, le néon grésille et refuse de s'éclairer normalement. Ça me fait mal aux yeux, encore, et j'ignore toujours pourquoi. Je décide finalement d'éteindre. Je me passe de l'eau sur le visage, histoire de me réveiller. Ça me fait du bien. Mais mon état physique est toujours le même. J'ai du mal à sentir mes membres. Sûrement la faute de ces foutus « cachetons » de l'hôpital.

En quittant la petite pièce, et sans m'en rendre tout de suite compte, j'ai la sensation de marcher par moments sur de microscopiques graviers blancs. Je me penche sur le sol et en ramasse un : ça ressemble effectivement à un petit gravier, mais ce n'en est pas. Il y en a plusieurs, identiques, qui traînent éparpillés sur la moquette de la chambre.

*Mais c'est quoi ce truc, encore ?*

Je finis par lâcher le gravillon et décide d'avancer dans mes recherches. Je redescends les escaliers et me dirige vers le téléphone de la maison : peut-être y a-t-il un message ?

*« Vous avez un nouveau message, le 6 juin à... chhhhhtttt... 4 h 20 :*

*« Bonjour, chhhhhtttt... 'dame Thomson, agence Millwood, nous vous chhhhhtttt... 'pelons l'heure de votre rendez-vous à 16 heures chhhhhtttt... il est impératif que vous chhhhhtttt... Merci de ne pas l'oublier. Bonne journée. »*

Répondeur de merde ! Depuis le temps qu'on doit le changer ! Il bouffe la moitié des mots...



*Mme Thomson* ? Je regarde mon portable : nous sommes le 12 juin. Ce message est là depuis une semaine, et ni moi ni Tina ne l'avons écouté. Je ne connais pas cette agence Millwood ni le pourquoi de ce rendez-vous. Je pense que c'est une erreur.

Je ne comprends rien.

Toc ! toc ! toc !

« Mince, le taxi ! »

Je m'élance vers la porte au moment précis où une enveloppe est glissée en dessous.

« Mais c'est quoi, ce cirque ? »

Je la ramasse : elle est cachetée et anonyme. Je me précipite dehors : personne. Je regarde autour de moi... Rien. Les rues sont dégagées, et pas âme qui vive. Si quelqu'un s'était pointé, je le verrais partir. Il n'y a que ce chauffeur de taxi qui attend en écoutant sa musique reggae.

Je tente de l'appeler :

« Ho ! Reggaeman ? Johnny ? Euh... Mc'cliff ? Ou... Jimmy ? Ou qui tu veux ! »

Il n'entend rien avec sa musique de dingue. Je me rapproche de lui :

« Heyyy, c'est bon... T'as mon pognon ?

– Euh... non, pas encore... Mais dis-moi, t'as vu quelqu'un passer, là ? Une personne qui vient de frapper ? Je ne sais pas moi, à pied ou en voiture... un truc quoi ?

– Heyyy, non ! Je suis là peinarde et j'ai rien vu !

– Mouais, O.K., j'ai compris...

– Et mon pognon, ne l'oublie pas, hein ! Tu me dois 45 dollars !

– Quoi !? 45 ?

– Heyyyy, ouais, mon compteur tourne toujours...

– Bon sang ! J'arrive !

– T'inquiète, prends ton temps ! »

Je retourne chez moi, un peu agacé. Dans la cuisine, je cherche mon portefeuille, mais je ne trouve rien. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis complètement perdu dans ma propre maison, et surtout perturbé. Par l'accident, la disparition de Tina, la fatigue...

Je fixe cette enveloppe débarquée de nulle part, glissée sous la porte... par qui ? On frappe, puis on disparaît...

Sans hésiter, je la décachette. J'en extirpe une feuille blanche pliée en deux. Il y est écrit :

*Je sais ce que tu as fait.*

**Fin de l'extrait**



**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**